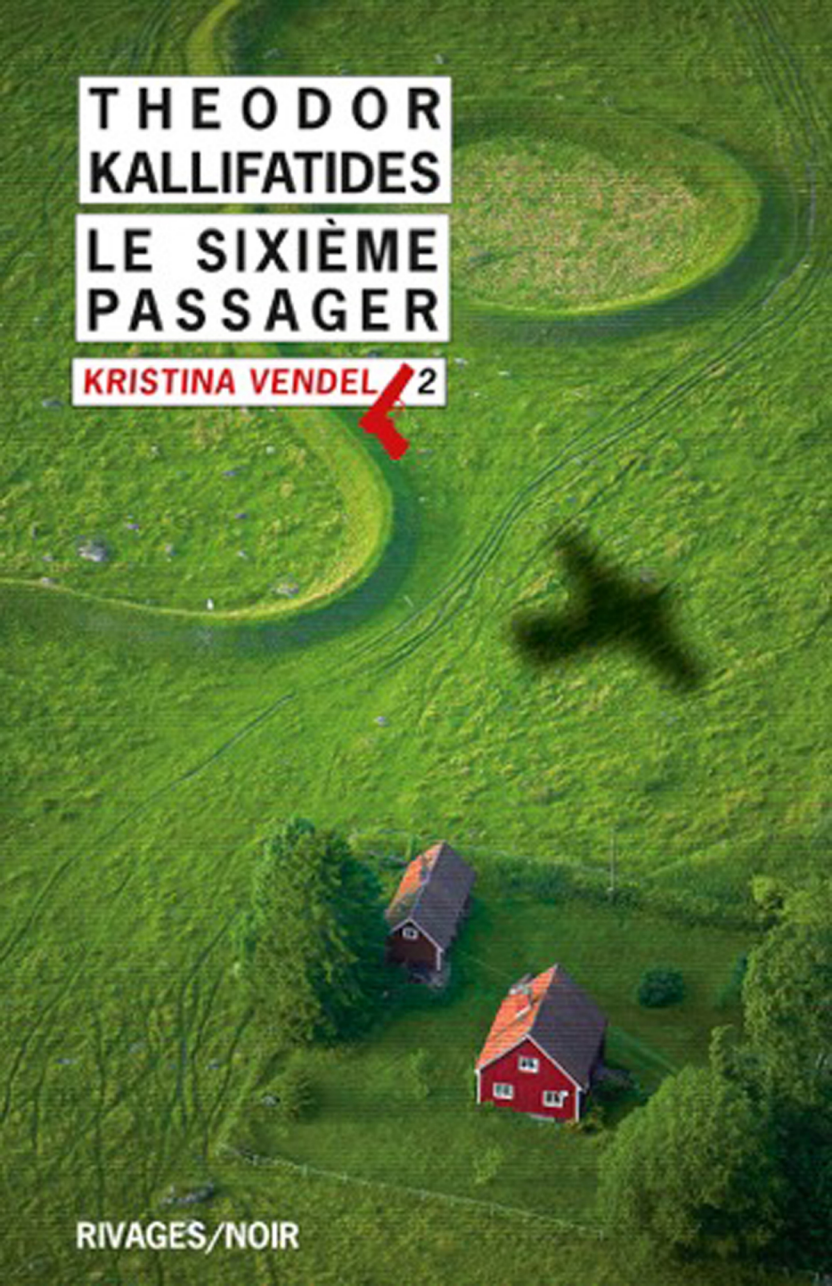

THEODOR KALLIFATIDES
LE SIXIÈME PASSAGER
KRISTINA VENDEL 2
RIVAGES/NOIR

Le Sixième Passager

Theodor Kallifatides

Traduit du suédois par Catherine Renaud

Par un beau dimanche estival, près de Stockholm, un petit avion de tourisme s'écrase. Il n'y a aucun survivant. Dans les débris de l'appareil, on retrouve sept cadavres. Le pilote, les cinq passagers dûment enregistrés et un jeune garçon à la peau brune. Que faisait-il à bord ? Qui rejoignait-il ? La commissaire Kristina Vendel, diplômée en philosophie désormais divorcée, commence par reconstituer la biographie de chacune des victimes identifiées, à la recherche d'un quelconque indice qui les relierait entre elles, ou les relierait à l'enfant. Qu'est-ce qui a bien pu réunir tous ces gens dans cet avion ? Et surtout, quelle est l'identité de ce mystérieux sixième passager ?

Deuxième volet de la trilogie Kristina Vendel.

Du même auteur
chez le même éditeur

Juste un crime
Dans son regard

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Den sjätte passageraren*

© Theodor Kallifatides,
avec l'accord de Salomonsson Agency, 2002
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2011
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3819-1

Theodor Kallifatides

Le Sixième Passager

Traduit du suédois
par Catherine Renaud

Collection dirigée par
François Guérif

Rivages/noir

1

Après un été pluvieux, les habitants de Stockholm furent surpris pendant la seconde semaine du mois d'août par une vaste zone de haute pression qui arriva par l'ouest et les força à chercher la fraîcheur.

Kristina Vendel en faisait partie. La commissaire de police de trente-trois ans était à moitié étendue sous un des chênes de l'aire de loisirs de Lida Gård. Ces magnifiques vieux chênes projetaient une ombre féminine, qui lui donnait l'impression d'être allongée sous une robe aérienne.

Elle tenait un livre ouvert, mais ne lisait pas.

Quand elle était jeune, elle voulait changer le monde. Il lui a fallu plusieurs années avant de comprendre qu'elle ne possédait même pas la faculté de se changer elle-même. Depuis, elle vivait en exil en elle-même. Comme la plupart des gens.

C'était dimanche. Au loin, une cloche d'église retentissait.

Le ciel était sans nuages, sa lumière gris-bleu gardait son intensité, la vie suivait son cours. L'Islande allait encore cette année s'agrandir de un centimètre, les troncs d'arbres allaient s'élargir d'un cercle et elle-même aurait un an de plus.

Elle s'étira de tout son long. Dans le ciel, à travers la couronne des chênes, elle aperçut un petit avion à hélices qui descendait rapidement. Il était certainement en train d'atterrir sur la vieille piste militaire, abandonnée par la Défense et récupérée par le club d'aviation de Botkyrka. La Suède rouillait, elle n'avait plus d'ennemis, à part peut-être les élans.

Allongée sous les chênes bicentenaires, une longue et large journée devant elle — si les jours sont longs, ils peuvent tout aussi bien être larges — elle se sentait presque toute-puissante. Sauf que, si le pilote du petit avion là-haut la regardait maintenant, elle devait sûrement ressembler à une grosse larve brillante.

Cette pensée l'étourdit.

Elle écarta précautionneusement ses jambes, comme si elle ouvrait une grille qui grinçait et qu'elle avait peur d'être entendue. Elle aurait aimé que ce soit quelqu'un d'autre qui le fasse, mais désormais ce n'était plus ainsi. Son mari était parti après treize ans de mariage. Son lit était vide depuis plusieurs mois.

Sa main délicatement posée sur l'intérieur lisse de ses cuisses, elle ferma les yeux. Lentement, elle approcha de son sexe, l'encercla, l'assiégea. Elle respirait à grands intervalles pour prolonger le plaisir, retardait la jouissance avec un sourire mutin sur ses lèvres. Elle savait que d'un moment à l'autre ce serait trop tard. Son corps allait prendre le contrôle, plusieurs millions de cellules nerveuses allaient nouer des connexions qui ne pourraient plus être rompues, les fibres nerveuses allaient se balancer dans un rythme aussi inexorable que les vagues de la mer.

Juste au moment de son orgasme, un immense bruit retentit et le sol trembla sous elle.

Extrêmement approprié.

Encore troublée par les répercussions du plaisir dans son corps, elle se demanda quel pouvait bien être ce bruit.

L'avion ! Il s'est écrasé !

Elle prit conscience de ce que son cerveau avait déjà enregistré.

Si elle avait raison, son portable allait sonner d'un moment à l'autre. Elle fut tentée une seconde de l'éteindre. Les accidents d'avion étaient des choses terribles, mais sans intérêt d'un point de vue policier.

En inspirant très profondément pour chasser les derniers restes de volupté, elle se prépara à faire son devoir. Elle ramassa ses affaires, attrapa la Thermos et se servit une tasse de café qu'elle avala d'une traite. Elle n'éteignit pas son téléphone.

Les gens sortaient de leurs cachettes fraîches en courant. On aurait dit que la guerre venait d'éclater.

Ce dimanche 11 août était terminé, déchiré en deux comme une feuille de papier blanche.

2

Le Getaren n'est pas un très grand lac. D'un point de vue suffisamment élevé, on peut l'embrasser d'un seul regard.

Il fait deux kilomètres et demi de long, trois cents mètres à sa plus grande largeur et occupe une fissure du haut plateau de Hanveden.

Les pêcheurs amateurs savent aussi qu'il se jette dans la rivière Kagghamra, un des rares hydrosystèmes où les truites de mer remontent encore pour frayer.

Le Getaren est très froid bien qu'il ne fasse que trois mètres de profondeur, sauf à sa pointe sud, où la plage tombe à pic à vingt-cinq mètres sous l'eau.

Il a fallu que l'avion touche la surface de l'eau juste à cet endroit. Les gens à moitié nus en train de se dorer au soleil l'ont vu couler lentement.

Kristina Vendel courut vers sa Fiat Uno. Plusieurs personnes se précipitaient sur leurs voitures. Une catastrophe est toujours un divertissement populaire brutal. On ne l'avoue pas à voix haute, mais on se rappelle qu'on est encore parmi les vivants, ce qu'on oublie souvent, noyé dans la torpeur quotidienne.

En fait, elle ne savait pas comment se rendre utile. Aller de son propre chef sur les lieux de l'accident n'était pas une bonne idée. À quoi servirait-elle ?

Aussi se rendit-elle directement à l'aérodrome. Peut-être n'y était-on pas encore au courant de l'accident. Elle se trompait.

L'état d'urgence y régnait. Les pompiers avaient été appelés, tout était prêt pour un atterrissage forcé. Qui n'a jamais eu lieu.

Bengt Lagerrud, le responsable de l'endroit, avait dépassé un certain âge, mais franchi ce cap en conservant une irrésistible vigueur et un ventre plat. Il portait une chemise à carreaux et un jean. Bref, il avait décidé de rester jeune. On pouvait facilement deviner que son occupation préférée n'était pas de regarder la télévision. Il allait justement prendre sa Jeep pour rejoindre l'avion accidenté. Comme il la reconnut, il l'invita sans plus de cérémonie à se joindre à lui.

Après avoir résolu un meurtre dans la haute société de Stockholm, elle était rapidement devenue une personnalité à Huddinge. Les journaux du soir avaient brossé son portrait, elle y était présentée comme « la policière-philosophe », puisqu'elle avait auparavant étudié la philosophie. Les journaux locaux ne s'étaient pas contentés de cela et l'avaient élevée au titre de « la Philosophe qui veille sur Huddinge ». Elle s'était même retrouvée sur un sofa de studio de télévision à débattre de la criminalité au sein d'un panel composé de criminologues, de criminels et autres fous ordinaires.

Il y avait plusieurs choses que Kristina voulait savoir, et Lagerrud avait réponse à toutes ses questions.

L'avion était en route pour l'aéroport de Bromma, quand le pilote a demandé l'autorisation de se poser

d'urgence sur la piste de l'aéroclub. Il ne lui restait plus de carburant et ses moteurs s'étaient arrêtés. Bien entendu, il a obtenu l'autorisation d'atterrir, et dans des circonstances normales il n'y aurait pas eu de problème. On peut très bien se poser sans moteur. Les pilotes sont entraînés à ce genre de situation. Mais cette fois, l'avion n'a pas atteint la piste d'atterrissage. « Il est possible que le lac l'ait attiré. Il y a toujours des courants atmosphériques traîtres au-dessus des lacs et des vallées. »

Comment était-il possible de tomber en panne de carburant ? Il envisageait deux théories. Premièrement, le pilote avait pu rencontrer de forts vents contraires, ce qui aurait augmenté sa consommation de carburant par rapport à la quantité prévue. Cela pouvait arriver.

Deuxièmement, de la glace avait pu se former dans les carburateurs.

De la glace ? Par une journée d'été si chaude ?

Lagerrud expliqua patiemment que des formations de glace peuvent se produire n'importe quand. Lorsqu'on s'apprête à atterrir, les moteurs tournent au ralenti. Alors, il suffit de traverser un nuage humide et les carburateurs se bouchent. Il existe donc un système pour réchauffer l'air. Le pilote avait peut-être oublié de le mettre en marche, ou alors il ne fonctionnait pas.

Autrement dit, si ce n'est pas l'un, c'est l'autre, résuma Kristina, un peu ironique sans le vouloir. Lagerrud fit comme si de rien n'était.

Il n'en savait pas plus. Rien sur les personnes qui se trouvaient à bord, sur la compagnie à laquelle l'avion appartenait, ni sur son lieu de départ. Le

pilote n'avait pas eu le temps de faire la conversation, riposta-t-il d'un ton un peu sarcastique. Il n'était pas instructeur en aviation pour rien.

L'expression renfrognée de Kristina lui donna mauvaise conscience. Le reste du chemin, il se mit alors à lui parler du coin, qu'il connaissait par cœur puisqu'il était né dans une de ses plus vieilles fermes, Norrgakvarnen, où, soixante ans auparavant, sa mère était fille de ferme.

On pouvait retracer l'histoire de Norrgakvarnen jusqu'à l'époque des Vikings. L'endroit était habité depuis plus de six mille ans. Bien des tombes n'y avaient pas encore révélé leurs secrets, et de nombreux ravins avaient un microclimat digne d'un pays tropical. Ça l'agaçait que les gens soient si ignorants, ça l'avait toujours agacé. Kristina pensa qu'il était comme son père et eut envie de le serrer dans ses bras. Les esprits enflammés sont toujours touchants.

Elle se retint pour ne pas compliquer les choses.

Il n'y avait personne lorsqu'ils arrivèrent. Personne d'autre n'avait encore réussi à parvenir jusqu'ici. L'endroit n'était pas facile d'accès, sauf par bateau.

Kristina se mit à jurer que les pompiers mettaient trop de temps, mais Lagerrud lui fit remarquer que leurs camions ne pourraient jamais arriver jusque-là. De plus, on n'avait pas besoin des pompiers, « les feux sous-marins sont plutôt inhabituels », ajouta-t-il d'un ton mordant. Il fallait des plongeurs.

Tout était silencieux sur les lieux de l'accident, comme si rien ne s'était passé. Pendant un moment, elle fut prise de vertige. Et si tout cela n'était qu'une invention ?

Elle était assez souvent frappée par cette inquiétude, à savoir qu'elle se trouvait dans une réalité qui n'existait pas. Comme si son cerveau lui tendait constamment une embuscade.

Elle regarda la surface calme de l'eau. Une légère brise la ridait à peine.

Qui était là-dessous ? Y avait-il des passagers ou juste le pilote ? Elle devait absolument trouver des réponses à ces questions, c'était sa mission.

Sauf que pour le moment elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre.

3

Kristina connaissait un peu le chef des pompiers, rencontré à l'occasion d'un séminaire de commandement que la commune avait organisé sur l'un des ferries entre la Suède et la Finlande. Depuis, certains participants avaient encore la gueule de bois.

Laszlo Hindeguti ne faisait pas partie de ceux-là. Ses deux parents avaient quitté la Hongrie précipitamment après la révolution manquée de 1956, et il était né en Suède. Il avait fait carrière chez les pompiers, bien que ni ses supérieurs ni ses subordonnés ne soient jamais parvenus à prononcer son nom. Pour finir, il avait été décidé tacitement de l'appeler Puskas, d'après le légendaire joueur de football hongrois.

Puskas avait amené un plongeur des services de secours. Quatre pompiers portaient un léger bateau de sauvetage.

Ils avaient été contraints de laisser les camions à trois cents mètres du lieu de l'accident. La Volvo de la police s'était embourbée encore plus loin dans une profonde mare d'eau datant des pluies de la semaine précédente.

L'équipe se mit au travail sans prononcer un mot. Tous semblaient savoir ce qu'ils avaient à faire.

Le bateau de sauvetage fut descendu sur le lac, le plongeur le suivit, ainsi que deux pompiers.

Ils montèrent à bord du bateau, pagayèrent quelques mètres. Là, ils s'arrêtèrent et regardèrent leur chef. Celui-ci acquiesça d'un signe de tête. Le plongeur se prépara. Il se mit à l'eau.

Le tout n'avait pas pris plus de trois minutes. Kristina ne pouvait rien faire d'autre que les admirer et hocher la tête, impressionnée. « Les pompiers sont les seuls à être vraiment efficaces dans ce genre de situation », pensa-t-elle.

Un vol d'hirondelles formant un chevron comme les avions de combat passa au-dessus d'eux. Elles conservaient leur vitesse de croisière, car elles avaient un long voyage devant elles. Leur ombre dessinait un grand V sur le lac.

Personne ne dit rien.

La plongeuse Malena Persson était en train de descendre vers l'avion. Âgée de vingt-trois ans, c'était l'une des seules femmes plongeuses professionnelles.

Dès trois mètres de profondeur, elle ne vit plus rien, à part la zone éclairée par sa lampe. Le lac était très pollué, même si personne ne l'admettait jamais ouvertement.

Elle fut contrainte de contourner une saillie de la falaise et poursuivit sa descente avec prudence. On ne sait jamais ce qu'on peut trouver dans un lac. Il faisait de plus en plus sombre. À quinze mètres de profondeur, elle aperçut l'aile de l'avion. Elle s'approcha. L'avion semblait intact. Son cœur se mit à battre plus vite. Il n'y avait pas eu de choc violent, aussi

pouvait-on encore espérer découvrir un survivant. Une poche d'air avait pu se former.

Mais, lorsqu'elle vit que deux des hublots s'étaient détachés, elle comprit qu'elle arrivait trop tard. Les victimes étaient sûrement mortes maintenant, noyées.

Elle nagea autour de l'avion afin d'essayer d'y entrer. Elle tenta d'ouvrir la porte passager, en vain.

Elle s'efforça de compter les personnes à l'intérieur. Elle ne pouvait pas distinguer clairement leurs silhouettes, mais dénombra six passagers. Avec le pilote, cela faisait sept.

Avant de donner le signal pour être remontée, elle lut le nom de la compagnie sur la carlingue de l'avion, Nikki Air.

En remontant, elle laissa ses pensées s'envoler vers d'autres étés en Méditerranée, où un jeune Grec lui avait donné ses premières leçons de plongée et l'avait initiée à cette magie des profondeurs qui ne l'avait plus quittée depuis.

Peu avant d'atteindre la surface, elle effaça de son visage son sourire intérieur et se prépara à faire son rapport.

Puskas en tira la conclusion que tous craignaient. Ils ne pouvaient rien faire. Ils ne disposaient pas des moyens nécessaires. Seule la marine pouvait effectuer une telle opération.

Il demanda à Kristina de détacher les deux policiers, qui avaient fini par arriver, pour garder l'endroit. Lagerrud passa un coup de fil et annula les secours.

Si triste que cela puisse être, on ne pouvait tout simplement rien faire de plus pour le moment. Avec le temps, on pourrait essayer de découvrir l'identité

des victimes, mais ce n'était pas le rôle des pompiers. Cela, Kristina le savait aussi.

Lagerrud la reconduisit à l'aéroport, où elle avait laissé sa voiture. Ils ne se dirent pas grand-chose. En fait, il lui conseilla seulement de se renseigner à l'aéroport de Bromma, où l'avion se rendait avant d'atterrir pour l'éternité. Peut-être en savait-on davantage là-bas, sur la provenance de l'avion par exemple, mais il doutait qu'on puisse l'aider à identifier les passagers. Il ne connaissait pas Nikki Air.

4

À vrai dire, rien ne l'obligeait à faire quoi que ce soit. On était dimanche, elle était en congé, et il n'y avait aucune raison de suspecter un crime. C'était un accident, certes tragique, mais qui ne la concernait pas. Elle était responsable de la brigade 6, elle s'occupait des crimes.

En même temps, elle pensait aux familles des victimes. Quelque part, des gens attendaient, une femme ou un mari, un père ou une mère, une copine ou un fiancé.

Quelque part, des gens se préparaient pour la soirée, pour le retour des voyageurs. Ils préparaient le repas peut-être, ouvraient une bouteille de bon vin pour l'aérer, prenaient un long bain, se faisaient les ongles ou se rasaient à tout-va.

Elle ne pouvait pas alléguer son congé, ni sa spécialité professionnelle pour retourner à son dimanche comme si rien ne s'était passé. Qu'est-ce que son père, ce vieux réfugié d'Allemagne de l'Est, avait l'habitude de dire ? Être humain, c'est faire partie de la *Gemeinschaft*, de la société, de la communauté.

En parlant de lui, elle devrait l'appeler. Elle ne l'avait pas vu depuis longtemps. Elle sortait d'une période difficile. Le divorce l'avait minée, drainant

toutes ses forces. Si les mariages heureux sont rares, les divorces heureux le sont encore davantage.

On reste attiré par son partenaire comme un criminel par le lieu de son crime. Ses voisins aussi avaient divorcé, vendu leur grande maison et déménagé au loin. Néanmoins, elle les avait aperçus certains soirs se faufiler discrètement, chacun de leur côté, pour contempler la maison désormais habitée par une autre famille.

Elle aussi allait devoir vendre sa maison. Elle n'avait pas les moyens de la garder. Peut-être ne l'aurait-elle même pas voulu. Johan, son ex-mari, y était beaucoup trop présent. C'était lui qui y avait bricolé, qui l'avait peinte et décorée. Elle n'aimait pas trop faire ce genre de chose, même si elle avait beaucoup apprécié le voir en salopette. C'était son vêtement le plus sexy. En smoking, il ressemblait à un artisan déguisé, en vêtement de travail, à un prince costumé.

Ils avaient leur petit coin dans le terrain, sous les lilas, là où personne ne pouvait les voir. Ils y avaient parfois fait l'amour comme des bêtes, soudainement et sauvagement. Après, ils avaient eu un peu honte comme s'ils étaient deux étrangers.

Mon Dieu ! Elle venait d'être témoin d'un terrible accident et elle ne pensait qu'au sexe !

Ce n'était pas entièrement vrai. Une autre partie de son cerveau, placée quelque part dans le lobe frontal, s'employait activement à planifier le travail. En premier lieu, elle devait en apprendre davantage sur Nikki Air. Elle chercha dans l'annuaire. Aucun ren-

seignement dedans. Peut-être s'agissait-il d'une compagnie étrangère ? Basée hors de Suède ?

Elle appela l'aéroport de Bromma. Cela sonna occupé, ce qui était compréhensible. Autant y aller, ce serait plus efficace. D'après son expérience, lorsqu'on appelle quelque part pour se renseigner, on ne découvre généralement que l'étendue de ce que son interlocuteur ignore. Seule l'Horloge parlante donne un renseignement concret.

Elle prit une douche rapide dans le vestiaire féminin de la police. Elle s'était promis de ne pas se regarder dans le miroir et tint cette promesse.

Elle enfila son uniforme de service et se sentit aussitôt plus en sécurité. Elle se brossait les cheveux lorsque son téléphone sonna. C'était son inspectrice, Maria Valetieri, qui avait entendu la nouvelle à la radio. Le journaliste avait mentionné la présence sur les lieux de Kristina, parlant d'elle comme de « la femme responsable de la brigade chargée des crimes violents de Huddinge, connue à travers tout le pays ».

Maria se demandait si elle pouvait être d'une aide quelconque, vu qu'elle ne faisait rien de particulier, à part, comme elle disait, rester assise à chasser les mouches. Elle pouvait donc venir immédiatement.

Kristina fut heureuse d'entendre sa voix un peu enrouée, qui donnait aux mots les plus innocents une tonalité suspecte, à la limite de l'obscène. « Maria, tu ne devrais pas être policière. Tu devrais faire partie de la mafia », lui disait-elle souvent.

Dès qu'elle raccrocha, elle se rendit compte qu'elle avait faim. Inutile de se rendre à la cafétéria du poste, elle était sûrement fermée. Elle tenta le distributeur

automatique en y insérant deux pièces de cinq couronnes pour acheter un gâteau au chocolat, mais rien ne sortit. Elle frappa rageusement le distributeur de ses paumes. Il cliqueta et lui rendit dix pièces de cinq couronnes, mais pas le moindre chocolat.

Elle appela Maria sur son portable et lui suggéra qu'elles se retrouvent au McDonald's du centre commercial Huddinge Centrum, probablement le seul endroit où l'on pouvait manger quelque chose. Tout le reste était fermé, même la sacro-sainte baraque à saucisses près de la gare des trains de banlieue.

Les dimanches étaient toujours difficiles, mais c'était encore pire avant. Son père lui avait raconté qu'il avait passé son premier Noël en Suède à chercher en vain un endroit où manger. Finalement, il s'était rabattu sur une boîte de nourriture pour chiens, que sa propriétaire avait oubliée dans le garde-manger.

Maria, dont le père était *pizzaiolo*, déclara qu'elle ne mettrait jamais les pieds dans un McDonald's, et proposa de lui apporter quelques sandwichs.

L'offre fut acceptée avec gratitude.

5

On pourrait dire que Bromma est une banlieue au front hautain. Il s'y trouve une abondance de maisons individuelles, une certaine suffisance, mais aussi une certaine anxiété.

Elles virent en passant des hommes et des femmes installés sur leurs terrasses ou s'occupant de leurs jardins avec la nonchalance conquérante qui caractérise une classe moyenne qui veut s'élever. C'était le domaine des hauts fonctionnaires, des hommes politiques, des entrepreneurs indépendants. L'aéroport au beau milieu de leurs maisons était pour eux à la fois une épine dans le pied et la prunelle de leurs yeux.

Car, après tout, cet aéroport avait joui d'une certaine splendeur dans la Suède du XX^e^ siècle. C'était là qu'avait atterri Anita Ekberg après son rôle dans *La Dolce Vita*, c'était là qu'était arrivée Ingrid Bergman en compagnie de Roberto Rossellini. Les plus jeunes ne savaient bien entendu rien de tout cela et voulaient fermer l'aéroport pour des raisons écologiques et de sécurité. Il y avait eu des accidents, un avion s'était écrasé à Abrahamsberg dans un vacarme indescriptible.

Mais, jusqu'à présent, la vieille garde faisait de la résistance. Ces violents conflits intergénérationnels

sont la caractéristique de la classe moyenne. Dans la classe supérieure, les jeunes cherchent à s'emparer des privilèges des vieux, dans la classe ouvrière, les jeunes cherchent à oublier leurs origines, mais, dans la classe moyenne, les jeunes cherchent à rendre les vieux caducs, à les transformer en idiots mineurs et gâteux.

Dans la classe supérieure, on a parfois des soucis, dans la classe inférieure, on n'a pas d'argent et, dans la classe moyenne, c'est le règne de l'anxiété. La classe moyenne a inventé l'angoisse.

Si bizarre que cela paraisse, on peut la sentir — elle rôde au-dessus des maisons et des jardins, elle se glisse dans les rides entourant la bouche des femmes et dans le pas décidé des hommes. Des pas qui ne mènent pourtant nulle part, ce dont ils sont bien conscients.

Elle emplissait la voiture aussi, et les deux policières étaient silencieuses. Il était presque 15 heures et, dans le ciel, les nuages avaient commencé à se rassembler par l'est. On avait dit à la radio, qui était allumée, qu'il pourrait pleuvoir dans la soirée. Rien de nouveau sur l'avion accidenté.

Kristina n'avait pas prévu comment procéder, mais Maria pensait qu'elles pourraient commencer par l'aiguilleur du ciel qui avait été en contact avec le pilote. Il en savait peut-être un peu plus, ce qui pourrait les faire avancer.

Le jeune homme, un intérimaire, était complètement fou de désespoir. C'était son premier accident. Un instant, il regardait l'avion sur son écran, l'instant d'après, il avait disparu. C'était totalement irréel. Un point, avec un certain nombre de gens à bord, un signal

électronique rempli d'êtres vivants, qu'il suivait attentivement, qu'il avait dirigé précisément et de manière concise pour placer l'avion dans la bonne position par rapport à la piste d'atterrissage et qui, pour finir, l'avait trompé comme le regard d'une jeune fille qui passe.

Il avait crié et hurlé dans la radio, puis il s'était mis à pleurer lorsqu'il avait compris ce qu'il s'était passé. Personne ne l'accusait, mais il devait se répéter en boucle que ce n'était pas sa faute.

Il se reprit et répondit à quelques questions simples. Le pilote avait dit que la pression de l'huile avait chuté d'un coup, qu'un moteur s'était d'abord arrêté, puis l'autre. Ils étaient restés en contact tout le temps, jusqu'à ce que l'avion disparaisse tout simplement. Il ne savait pas combien de personnes se trouvaient à bord et ne savait rien non plus sur Nikki Air. Il les dirigea vers le service Informations, qui entre-temps avait rassemblé quelques renseignements.

Nikki Air, une petite compagnie spécialisée dans le transport des VIP, opérait à partir de Trelleborg. Voilà donc pourquoi Kristina ne l'avait pas trouvé dans l'annuaire. Il n'existait pas de liste de passagers, ils ne travaillaient pas de cette manière. La discrétion était un argument de vente. Le mieux serait naturellement d'appeler directement leur bureau à Trelleborg.

Ce qu'elles firent aussitôt. Elles ne trouvèrent qu'un répondeur.

Kristina appela ensuite Puskas pour savoir si le repêchage des corps avait commencé. Non, mais la marine avait envoyé quelques-uns de ses propres plongeurs avec des hélicoptères. Ils voulaient voir

de leurs propres yeux comment cela se présentait. Ils espéraient commencer d'ici quelques heures.

En d'autres termes, rien de nouveau ni sur les passagers ni sur le pilote. Kristina, déçue et fatiguée, proposa de rentrer en passant par Stockholm, afin de s'arrêter un moment à la pâtisserie de Mariatorget, où l'on faisait les meilleurs gâteaux aux carottes de toute la ville.

Il y avait beaucoup de monde sur la place. Plusieurs personnes jouaient aux boules, d'autres étaient allongées dans l'herbe, des enfants barbotaient dans le bassin de la fontaine, des chiens couraient dans tous les sens, de cette façon désintéressée dont seuls les chiens sont capables, on buvait de la bière sur les terrasses des cafés.

Kristina avait été en poste dans cette partie de la ville pendant plusieurs années. Elle connaissait tout le monde et tout le monde la connaissait. Sofijas Skafferi était son endroit préféré, bonne nourriture, pas chère, et une propriétaire toujours souriante. Ne serait-il pas plus sympa de se prendre une bière à la place ?

Maria n'avait pas d'objection. En même temps, elle pointa discrètement du doigt un couple de jeunes femmes qui marchaient bras dessus bras dessous devant elles dans l'allée. C'étaient deux jeunes femmes connues, elles le savaient et elles tenaient à montrer leur amour au monde entier. Elles s'arrêtèrent tout à coup. La plus âgée des deux leva la jambe comme mademoiselle Julie[1], et la plus jeune

1. Allusion à la pièce éponyme d'August Strindberg. *(N.d.T.)*

s'agenouilla aussitôt à ses pieds pour refaire son lacet défait.

C'était la Gay Pride à Stockholm. On entendait la musique qui retentissait depuis Tantolunden. Partout des affiches annonçaient entre autres des combats dans la boue, des courses à talons aiguilles ou des concours de chanson.

Cela débordait de vie et de mouvements et, surtout, de spectacle pour la galerie. Les homosexuels semblaient contents d'avoir leur propre fête. Très peu d'entre eux étaient assez clairvoyants pour comprendre qu'il s'agissait en fait d'un mur supplémentaire entre eux et le reste de la société. Un peu comme lorsque les immigrés obtiennent un local pour se retrouver entre eux. L'homosexualité n'était plus en train de s'intégrer, elle était en train d'établir son extériorité.

Maria n'était pas d'accord. C'était bien que les pédés marchent au grand jour. Tout ce qu'on dissimule dans les caves, on le retrouve plus ou moins rapidement dans les ruelles mal éclairées et isolées, et, petit à petit, dans différents établissements. Ce premier enthousiasme extrême allait passer avec le temps, les homos allaient devenir comme tout le monde, avec leurs amortissements et leurs fonds de pension, et alors ils organiseraient des défilés contre l'impôt foncier.

À cet instant, leur bière arriva et elles trinquèrent en accord avec elles-mêmes, pleines de gratitude d'être assises où elles l'étaient, de voir ce qu'elles voyaient, de sentir les rayons du soleil contre leurs joues. Ceux qui étaient assis dans l'avion au fond du Getaren ne pourraient plus jamais le faire.

6

Nikki von Lauterhorn n'était plus mariée avec Erland von Lauterhorn, mais elle avait conservé son nom de famille. C'était bon pour les affaires. Elle était l'unique propriétaire de Nikki Air. La compagnie, c'était son idée ainsi que son capital.

Elle était née le 17 mai 1972, première et unique fille d'Ingalill Eriksson, habitante d'Eskilstuna. Le père était un immigré grec aussi fiable que les prévisions d'un analyste boursier. Il disparut dès que la fillette aux grands yeux bleu-vert vit le jour.

Nikki grandit avec sa maman célibataire, une expression qu'elle aimait car elle avait quelque chose d'héroïque. À quatorze ans seulement, elle fut recrutée par une agence de mannequins, elle fut célèbre avant ses dix-huit ans et, lorsqu'elle en eut vingt, elle était *has been*.

Elle misa le peu d'argent qu'elle avait économisé sur Erland von Lauterhorn, un jeune homme qui avait gagné son cœur à travers ses ambitions violentes et ses idées encore plus violentes. Il rêvait d'être le Charles XII de l'ère informatique, et il réussit au-delà de ses attentes. En deux ans, la compagnie Vinci Konsult, qu'il avait créée avec l'aide de Nikki, était devenue un groupe multinational d'une valeur de plusieurs milliards.